Une utopie brésilienne qui coûta cher aux Luxembourgeois

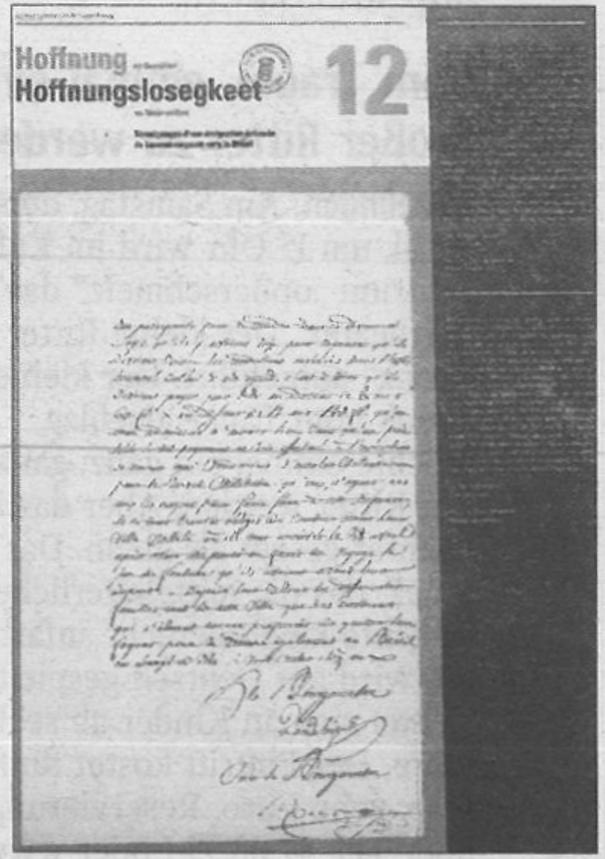
Exposition «Hoffnung op Brasilien. Hoffnungslosegkeet an Neibrasilien» à l'Institut national des langues

PAR FRANCK COLOTTE

Le Brésil fut de tout temps un pays de rêve et de démesure qui donne le vertige. Il représente un lointain fantasmé et peut nourrir l'espoir, dans l'imaginaire collectif, d'une vie meilleure. C'est ce que met en lumière l'exposition «Hoffnung op Brasilien. Hoffnungslosegkeet an Neibrasilien», hôte de l'Institut national des langues, en documentant un pan souvent méconnu de l'histoire socio-économique du Grand-Duché de Luxembourg: l'émigration échouée de familles luxembourgeoises vers le Brésil au début du XIXe siècle.

Le Luxembourg d'avant la révolution industrielle, voire même au-delà de la phase du décollage économique des années 1870-1900, constitue en premier lieu une terre d'émigration. La proximité de la France et plus particulièrement de la région parisienne en ont fait le principal foyer d'attraction. Concernant l'émigration extra-européenne, elle privilégie dans une très large mesure l'espace nord-américain et plus spécialement les régions du «Middle West» des États-Unis.

Comparée avec la présence luxembourgeoise sur le continent nord-américain, l'émigration luxembourgeoise vers les terres de l'Amérique latine revêt une allure bien plus modeste. Ce caractère limité s'explique en grande partie par les issues tragiques de plusieurs entreprises migratoires dont firent partie des ressortissants luxembourgeois.



Des témoignages d'époque *documentent l'exposition.* (PHOTO: A. ANTONY)

Plusieurs documents exposés, tirés des Archives nationales de Luxembourg, attestent que déjà à la fin des années 1820, plus de deux mille paysans luxembourgeois décident de quitter les terres peu fertiles des contrées luxembourgeoises pour le Brésil. Suivant le chant de sirènes des agents de voyages peu scrupuleux, beaucoup d'entre eux n'atteindront jamais la terre brésilienne tant promise. Sans le sou, littéralement dévalisés par les professionnels du transport maritime, la plupart des émigrants luxembourgeois n'iront pas plus loin que Brême, lieu portuaire où ils auraient dû s'embarquer.

La conviction du bonheur

Comme l'écrit le commissaire de district de Diekirch, dans une lettre datant du 6 juin 1828 adressée au Gouverneur du Grand-Duché de Luxembourg, toutes les familles, après avoir vendu leur propriété, ont décidé de s'expatrier «dans le délire de la conviction du bonheur», pour échapper non seulement à une situation de détresse économique extrême, mais encore au système d'impositions, comme le révèle le journal «Mathieu Laensbergh» cité par le «Journal de la Ville et du Grand-Duché de Luxembourg» (17 mai 1828).

Cette folie d'émigration, qui semble se répandre comme une traînée de poudre, ne fut pas sans faire souffler un vent d'inquiétude sur les autorités locales qui cherchèrent à dissuader les candidats à l'expatriation.

L'écrivain Guy Helminger tira de cet épisode de l'histoire luxembourgeoise un roman intitulé «Neubrasilien» qui raconte deux histoires parallèles l'une parle d'une famille paysanne luxembourgeoise qui, entre avril 1828 et mars 1831, essaie d'émigrer au Brésil; l'autre de la famille Kaljevic de 1999 à 2003: émigrée du Monténégro, elle arrive au Luxembourg pour y demander l'asile. L'histoire des migrations des peuples se répète donc dans l'espace et le temps, avec son lot d'espoirs déçus ou récompensés.

A l'INL jusqu'au 5 juillet, 21, bd de la Foire à Luxembourg.